

Stéphane Goël arpente l'île de Robinson Crusoe, colonisée par un baron bernois au XIX^e siècle, entre fantasmes utopiques et métaphore contemporaine du repli helvétique. Entretien

UN ROBINSON SUISSE ET SON HÉRITAGE

PROPOS RECUEILLIS PAR MATHIEU LOEWER

«Insulaire» ► Abandonné en 1704 sur l'île de Más a Tierra au large de Valparaíso, le corsaire écossais Alexandre Selkirk y surviva seul durant quatre ans. Son histoire a inspiré à Daniel Defoe le roman *Robinson Crusoe*. En 1877, l'aristocrate bernois Alfred von Rodt devient gouverneur de ce rocher perdu dans le Pacifique, où l'ancien mercenaire fonde une colonie. Fasciné par ce personnage excentrique, Stéphane Goël retrace son aventure dans un documentaire. Prêtant au baron la voix off de Mathieu Amalric, *Insulaire* déroule le récit romanesque des débuts de ce Robinson suisse, qui a établi son royaume utopique sur une terre inhospitalière.

Le cinéaste vaudois est aussi allé à la rencontre de ses descendants, farouches insulaires vivant aujourd'hui de la pêche et de l'élevage dans des conditions précaires. Dévastée par un tsunami en 2010, l'île chilienne attire désormais de nouveaux résidents dont la présence bouscule son écosystème et sa petite communauté. Face à cette immigration mal vécue, les familles «indigènes» rêvent d'autonomie politique et réactivent la figure du patriarche Von Rodt pour affirmer une identité mâtinée de folklore helvétique.

Une île peut en cacher une autre. A l'autre bout du monde, dans les paysages exotiques et grandioses de Más a Tierra, Stéphane Goël file la parfaite métaphore d'une Suisse insulaire, qui se vit comme un paradis menacé par les «invasions» étrangères. Au-delà des échos helvétiques, ce remarquable documentaire esquisse une réflexion sur la nature délétère des constructions identitaires, toujours fondées sur l'exclusion. Rencontre avec son réalisateur, dont on fera encore le portrait la semaine prochaine.

Insulaire retrace-t-il une utopie ou une dystopie?

Stéphane Goël: Les deux. Le film part d'une utopie pour raconter une dystopie. Chez Alfred von Rodt, l'utopie l'emporte sur la réalité. Il persévère malgré les échecs et fait corps avec son île, où il est mort dans la misère et la souffrance. Cet homme trouve l'accomplissement de son destin dans une obstination qui confine à la folie. Il ira jusqu'au bout de son fantasme. Et celui-ci n'est d'ailleurs pas très élevé, c'est le rêve de conquête d'un colon. Une conquête un peu surréaliste, à l'échelle helvétique: son «royaume» est un caillou dont la super-



Les descendants du baron Alfred von Rodt, fiers de leurs origines helvétiques. FIRST HAND FILMS

ficie couvre un dixième du lac Léman, une terre hostile dont seuls 4 km² sont habitables. L'île vit dans un équilibre très fragile, on est loin de l'utopie réalisée!

Il y a deux films en un. Entre passé et présent, ils parlent tous les deux de la Suisse...

Alfred von Rodt est un homme qui met tout en œuvre pour fuir son pays. Il ira en France, en Autriche, puis en Amérique latine jusqu'à cette île. Son voyage le mène au bout du bout du monde – où il fonde une petite société bien rangée, fait venir des vaches pour produire du lait et du fromage! Il reproduit ainsi de manière un peu absurde le monde qu'il a quitté.

Aujourd'hui, dans une démarche de construction identitaire, ses descendants essaient de se réinventer un lien imaginaire avec la Suisse. Une Suisse de pacotille avec des drapeaux, la célébration du 1^{er} Août, une visite de l'ambassadeur... Or Von Rodt ne leur a pas transmis les us et coutumes helvétiques, la langue ou la nationalité. Et pourtant, il y a bien quelque chose de très suisse dans

le rapport au monde de ces insulaires: un désir très fort d'autonomie, une mentalité d'assiégés, une défense de la frontière légitimée par le manque de ressources – comme dans l'initiative Ecopop en 2014! En même temps, ils sont complètement dépendants des importations du continent. Cette île perdue au milieu de l'océan nous renvoie à nos propres contradictions.

Avez-vous d'emblée pressenti la dimension métaphorique de cette histoire?

L'idée de départ était de raconter le destin rocambolesque du baron Von Rodt. A l'automne 2016, en repérages avec mon scénariste Antoine Jaccoud, nous avons été frappés par le miroir que nous tendait la réalité contemporaine de l'île. La figure du père fondateur réémerge avec l'arrivée de nouveaux résidents après le tsunami de 2010. Les descendants des treize familles venues avec Von Rodt se disent «indigènes» et revendiquent leurs droits sur ce territoire. Certains d'entre eux tiennent des propos très UDC sur les étrangers, l'indépendance politique, le «y'en a point comme

nous». Ils convoquent souvent l'image de l'Eden et voient leur communauté comme un modèle de bonheur universel, mis en danger par l'immigration chilienne du continent – ceux qu'ils surnomment les *plásticos*, porteurs de tous les maux.

Comment avez-vous travaillé avec le scénariste Antoine Jaccoud?

Nous avons écrit ensemble le traitement, qui définit nos intentions. Que va-t-on aller chercher au tournage? Que veut-on raconter sur cette communauté? Avec quels personnages? Antoine intervient ensuite au montage. Il apporte un œil frais, encore chargé du désir premier. Il a aussi rédigé la narration de Von Rodt. On s'est inspiré de ses lettres, de ce qu'on peut y lire entre les lignes. Sa correspondance était trop opératoire et objective, plate et «documentaire»; il fallait y injecter de la fiction, donner une personnalité et une voix au baron. On s'est longtemps demandé quel point de vue adopter. Est-ce un récit épistolaire au présent? Le regard rétrospectif d'un vieil homme? Un fantôme qui parle de l'au-delà? Finalement, c'est à la fois Von Rodt qui s'adresse à ses descendants et l'île à ses habitants.

Pourquoi avez-vous choisi le comédien français Mathieu Amalric pour cette voix off?

Nous avons fait des essais avec plusieurs personnes. Fallait-il une voix juvénile, celle du jeune Von Rodt encore dans l'élan de l'utopie? Ou sépulcrale? Mais elle aurait paru très théâtrale. Ou plus réaliste, avec un accent alémanique ou espagnol, des phrases en bärndütsch? On aurait pu solliciter Bruno Ganz... Et puis, Antoine ayant travaillé avec Mathieu Amalric, j'ai pensé à lui. J'adore sa voix de fumeur, un peu rocailleuse. On y sent aussi une cassure, une fragilité. C'est une voix sans âge, mais celle de quelqu'un qui a bourlingué. Elle exprime par ailleurs une tension qui correspond bien à Von Rodt. Le personnage s'est vraiment incarné avec son interprétation. I

¹ Lire aussi l'interview du scénariste Antoine Jaccoud, parue dans le Mag du 10 août 2018 («Ecrire dans l'ombre»).

Séances en présence du cinéaste: ve 15 mars à Pully (CityClub, 20h), sa 16 à Oron (20h), di 17 à Ste-Croix (Royal, 17h30), ma 19 à Vevey (Rex, 18h30), me 20 à La Chaux-de-Fonds (ABC, 17h30), sa 23 à Neuchâtel (Rex, 18h), ma 26 à Martigny (Casino, 18h) et Bex (Grain d'Sel, 20h), sa 30 à Lausanne (Palais de Rumine, 18h30), lu 1^{er} avril à Aubonne (Rex, 20h30), di 28 à Château-d'Œx (Eden, 17h) et me 15 mai à Rolle (Casino Théâtre, 20h).